

Passeur de plumes



Nadine PLANTE

Nadine Plante

Passeur de plumes

© Nadine Plante, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8844-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*à Robin, Hugo et Timothée
à Jérôme
& à vous qui m'êtes si chers ici ou ailleurs*

*Des écrits se retrouvent dans des placards, des greniers,
des tiroirs, des pochettes, des coffres, des sacs,
sous des matelas, des armoires,
derrière des miroirs, des tableaux,
et parfois aussi dans l'imaginaire.*

*Graphies habiles ou maladroites s'y inscrivent
dans l'intimité de sensibilités bousculées
et gardent l'insolence du décalage de l'histoire
qui s'est faite sans attendre.*

*De tous temps, les mots se sont accrochés à nos vies,
tentant ainsi d'y apposer un sceau d'éternité.*

*Ce qui suit est fiction,
Mais aurait aussi pu se trouver dans le sillage
de certaines existences.*

1

Morgane

Son appartement est à peine plus grand que dans mon souvenir. Accroché à la mansarde d'un vieil immeuble Haussmannien, les murs d'un blanc légèrement passé disent son imperméabilité à la fantaisie, surtout à celle des couleurs :

Deux chaises près d'une table sur un tapis griffé par un chat qui n'est plus.

Trois posters de Doisneau.

Une photo un peu vieillotte sur l'étagère collée à une bibliothèque vitrée : deux sourires, deux bras qui enlacent un enfant pelotonné dans la maternité.

Tout est lui : sobre, rangé et organisé.

Sur un vieux bureau en bois, confiné dans un angle de la pièce, se trouve un bocal à poissons sans eau, rempli de calots en terre gagnés à la kermesse le jour de ses neuf ans – il aurait pu aussi bien récupérer des poissons rouges. À ses côtés, une pile de documents, sur laquelle trône un Bouddha en résine orangée, suscite ma curiosité. Je m'en approche et passées quelques secondes d'hésitation en saisis les deux premiers feuillets. Des mots y sont inscrits à la plume sur un papier dont l'original devait être en fibre de lin. Je me penche sur les premières lignes que semble relayer un autre temps

Monsieur l'inconnu,

Je ne cesse d'imaginer vos doigts longs et fins ouvrant cette missive avec la délicatesse que j'ai pu deviner lors de votre trop bref passage au salon de thé hier.

Il était cinq heures, et j'attendais une amie, qui n'est d'ailleurs jamais venue. Mais quelle importance ? N'aurait-elle pas quelque peu encombré ces moments précieux que j'ai savourés en vous observant ? Ou plutôt devrais-je dire en me délectant ?

Ces mots vous apparaissent sans doute trop friands. Moi, ils me parlent parce qu'ils sont renaissance.

Vous êtes entré en inclinant légèrement la tête.

Je vous ai tout de suite remarqué tant votre prestance se fondait dans le souvenir de mon Pierre, dont je garde en secret nos étincelles de vie. Emporté par cet odieux crabe, il nous a quittés il y a presque six ans,

Mais je ne veux pas me perdre dans des propos d'une nostalgie où vous n'auriez pas votre place.

J'ai pris tout mon temps pour vous observer dans ce grand miroir au fond du salon.

Une écharpe en cachemire d'un bleu profond a caressé votre cou lorsque vous l'avez ôtée et posée avec élégance sur le fauteuil en velours à votre gauche.

Instants en suspension de la vie de cette femme en proie aux émotions. Je m'attarde par la fenêtre sur le ciel nuageux au-delà duquel pointe un soleil un peu timide.

M'appartient-il de m'aventurer davantage dans ces aveux confiés en toute intimité ?

Réponse en mi-teinte. L'indiscrétion l'emporte, je reprends ma lecture.

Vous vous êtes assis face à une jeune et jolie femme que j'ai imaginée être votre fille et lui avez passé la main dans les cheveux, d'une tendresse touchante, empreinte d'habitude.

Vous lui avez aussi tendu une jolie boîte. Un cadeau, sans doute.

Elle a pris votre main sans rien dire, comme un câlin d'enfant. Vous donniez l'impression d'être tous deux au ralenti, paisibles passagers d'une bulle. Ou peut-être est-ce moi qui me projetais et goûtais chaque seconde de cette sensation d'être happée à nouveau par des frissons.

Je vous regardais vivre et revivais aussi.

Comme ces élans m'ont manqué ces six dernières années où je n'ai fait que m'extraire de ce qui m'entourait. L'altérité me retrouverait-elle enfin ?

Je pouvais détailler votre dos, deviner vos émotions au moindre de ses mouvements et m'attarder sans lassitude sur votre visage et vos mains qui parlaient du plaisir d'aimer.

Le temps glissait alors si doucement, suspendu à votre vie qui suscitait l'envie. Six heures ont sonné à l'église d'en face.

C'était l'heure à laquelle j'avais prévu de rentrer, mais j'ai attendu.

Rien ne m'aurait fait partir avant vous.

Vous avez alors regardé votre montre, et vous vous êtes levé.

Je vous ai imité pour que mes pas tentent de rejoindre les vôtres, taquinant

ainsi Dame superstition.

Vous avez ouvert la porte.

Je me suis alors approchée et j'ai trébuché, juste à vos côtés.

Vous m'avez soutenue en vous excusant.

Votre voix était douce, si douce, exactement comme je l'avais imaginée.

Je suis sortie. Vous aussi. Et vous vous êtes éloignés tous les deux.

J'ai alors retrouvé un air si présent que le frais s'est immiscé dans les moindres recoins de mon existence, subtil saisissement d'un réveil bienveillant.

Peut-être vous reverrai-je ? Peut-être pas ? Mais je me devais de vous confier le plaisir à ressentir à nouveau le désir de l'autre.

De nature sobre et réservée, je n'aurais jamais pensé pouvoir écrire ces mots. Mais ce moment s'est offert à moi teinté d'audace ! Avec qui d'autre que vous le partager ?

J'aurais pu confier cette lettre à Thomas, le serveur qui vous l'aurait remise si vous étiez repassé un jour dans ce si joli petit salon de thé.

Mais ceci restera mon indicible... Je la garde pour moi.

Etrangement vôtre en cet après-midi de juin 1967

Roselyne.

Entre désir et confiance, ces mots donnent envie de savoir qui est cette femme et quelle place elle tient ou a tenue dans la vie de mon frère.

Je saisis la fiche accrochée par un trombone.

Cette lettre a été retrouvée cachée sous un châle dans le deuxième tiroir de la commode de la chambre de Roselyne en 1974, après son départ. Ses enfants l'ont gardée précieusement dans une boîte à souvenirs en ébène marquetée de nacre.

Extraire un document de son contexte et tenter d'en tenir à distance la subtilité émotionnelle, j'imagine bien là la signature de Patrick.

J'ai beau chercher dans nos souvenirs, cette Roselyne des années soixante-dix ne m'évoque absolument personne.

Je remets la lettre à sa place et continue de fureter dans la pile de feuillets en ne cessant de m'interroger sur leur provenance.

Enchainent alors des scénarios de lettres volées, plagiées, tirées de romans, inventées, découvertes dans des fonds d'existences ou peut-être tout simplement reçues dans le cadre de son travail.

Quelques coups à, la porte.

— Madame Grevier ?

J'ouvre à celle dont j'ai reconnu la voix. Madame Genevoix est sur le palier et affiche un sourire préoccupé. Madame Genevoix, c'est la gardienne de l'immeuble, véritable cerbère au cœur guimauve, si l'on en croit Patrick.

C'est elle qui m'a interpellée sur mon portable hier, en début d'après-midi.

— Ce n'est pas son style à votre frère d'être si longtemps absent. Il n'est jamais parti plus de dix jours. Et là on frôle les trois semaines. Ça me semble bizarre, et pour être franche, je me fais du souci. Alors comme il m'avait laissé votre numéro au cas où, j'ai préféré vous appeler.

Elle avait accompagné ses propos d'une moue dubitative, perceptible à distance.

Madame Genevoix doit être du style à tout noter sur un calendrier accroché par quelques magnets un peu kitsch sur son frigo. Pas sorcier d'imaginer qu'observer les habitudes de ses protégés est une de ses tâches préférées et que les voir déroger à leurs routines doit activer sa mission 'sentinelle'. Je commence à comprendre ce surnom dont l'affuble parfois mon frère, une de ses rares fantaisies

Suite à notre échange, j'ai bien sûr tenté d'appeler Patrick et suis tombée sur une annonce d'accueil on ne peut plus surprenante de sa part. « Bonjour, absent et injoignable pendant quelques semaines, n'hésitez pas à me laisser un message et je vous rappellerai dès mon retour. Merci à vous. Bonne journée ».

Sauf erreur, sa sonnerie provenait de l'étranger. Mon frère n'a pourtant rien d'un pigeon voyageur.

J'ai alors décidé de prendre contact avec les archives départementales où il travaille depuis neuf ans et n'ai obtenu que quelques informations lacunaires auprès de sa responsable des ressources humaines.

— Il a pris un congé sabbatique de deux mois et a vaguement évoqué un départ 'à l'étranger'.

— À l'étranger ! Et vous savez où précisément ?

— Pas vraiment. Il est resté très discret. Vous connaissez votre frère. Je peux juste vous dire qu'il n'a pas cessé de questionner Ajita, notre nouvelle assistante d'origine indienne sur la culture de son pays. Cela nous a surpris de le voir sortir un peu de sa coquille. Voilà, à part cela, je n'en sais pas plus.

— Surtout, dites-lui de m'appeler si vous avez des nouvelles.

— Je le ferai, promis. Laissez-moi votre numéro, mais à votre place, je ne m'en ferais pas trop, il avait l'air plutôt en forme, votre frère.

Et elle rit sur ces derniers mots tout en prenant mes coordonnées.

‘Sa coquille’. Il est vrai que Patrick fait plutôt partie de ces invisibles qui, tapis dans un quotidien bien discret, en disent si peu qu'on pourrait les oublier.

J'ai raccroché, perplexe, habitée d'une légère impression d'imposture. ‘*Vous connaissez votre frère*’. Difficile à confirmer ! Je le connais si mal. Arrivée au monde et donc dans sa vie quand il avait douze ans, nous n'avons en commun que notre moitié paternelle, sa Maman faisant partie d'un temps où je n'existais pas.

C'est suite à cet échange que j'ai décidé d'utiliser la clef que Patrick m'a confiée il y a six mois.

La cloche de l'église sonne ses trois coups. Je devrais rentrer pour avancer sur quelques articles avant que Lou et Marius ne sortent du collège. La gardienne du temple reste devant moi en mode ‘attente’. Le résumé que je viens de lui faire de nos échanges avec la DRH doit lui paraître insuffisant. Je lui fais comprendre qu'elle peut disposer :

— Aucune raison de s'inquiéter, je vous tiens au courant dès que je connais sa date de retour.

Elle sort et me jette un regard on ne peut plus mécontent confirmé par sa façon de claquer la porte. Je sens bien qu'elle ne rêve que d'une chose : être tenue informée par le menu du déroulement de mes investigations.

15H10. Il serait temps de partir. Pourtant je m'installe dans le rocking-chair -le même que celui de la photo- et attrape la seconde lettre.

Il m'est impossible de lâcher.